

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

36 | 2005

Pour une histoire de la recherche collective en  
sciences sociales

---

# Le groupe d'histoire des femmes au Centre de Recherches Historiques

Anne Martin-Fugier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3066>

DOI : 10.4000/ccrh.3066

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Anne Martin-Fugier, « Le groupe d'histoire des femmes au Centre de Recherches Historiques », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 36 | 2005, mis en ligne le 25 mai 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3066> ; DOI : 10.4000/ccrh.3066

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Le groupe d'histoire des femmes au Centre de Recherches Historiques

Anne Martin-Fugier

---

- 1 Dans *Écrire l'histoire des femmes*, Françoise Thébaud affirme :

Le groupe le plus dynamique et le plus productif en histoire des femmes fut le petit groupe informel formé à l'École des hautes études en sciences sociales autour d'Arlette Farge, Christiane Klapisch-Zuber, Cécile Dauphin, Pierrette Pézerat, avec Michelle Perrot, Geneviève Fraisse et quelques autres<sup>1</sup>.
- 2 Dans le cadre du colloque organisé pour le cinquantenaire du Centre de recherches historiques (CRH), j'ai réalisé des entretiens avec des chercheurs ayant participé à des enquêtes collectives, et en particulier avec des membres de l'enquête *La Femme seule*, qui a été l'acte fondateur du Groupe d'histoire des femmes. À cette occasion, j'ai été tout naturellement amenée à évoquer la naissance de ce Groupe et je me servirai abondamment des témoignages recueillis auprès des acteurs et des témoins de l'aventure. J'ai pris le parti de laisser une large place à leur parole pour ne pas perdre la dimension subjective et affective de cette histoire. Soulignons par ailleurs que les acteurs et les témoins n'ont pas forcément saisi à l'époque la cohérence de leur démarche : c'est la lecture qu'ils en font aujourd'hui et le récit que nous en tirons qui créent cette cohérence.

## La réunion de 1976

- 3 En 1976, François Furet, alors président de l'École, envoya une circulaire aux membres du CRH : « Si vous avez des idées pour les enquêtes collectives, venez me voir ». Deux femmes ingénieurs d'études, Cécile Dauphin et Véronique Nahoum-Grappe, se dirent : « C'est peut-être l'occasion, il faut proposer une enquête sur les femmes ». Toutes deux faisaient partie de l'enquête *Lire et écrire*, dirigée par François Furet et Jacques Ozouf, de 1972 à 1976, et, sensibilisées à la question des femmes, c'est par ce biais qu'elles avaient commencé à la rendre opératoire. Car l'enquête posait la question de la spécificité de

l'alphabétisation féminine, comme en témoigne Pierrette Lebrun-Pézerat, chef de travaux :

Mon intérêt s'est manifesté à ce moment-là pour essayer d'établir une distinction entre l'alphabétisation des hommes et celle des femmes. Déjà, dans l'enquête Guizot de 1833, sur laquelle j'avais travaillé précédemment, j'avais remarqué de grandes différences entre la scolarisation des garçons et des filles. Et ce point de vue a semblé être admis. À tel point que quand je n'intervenais pas dans le séminaire pour affirmer que ce qui se disait concernait les deux sexes, ça paraissait bizarre et on demandait « Et qu'est-ce qu'a à dire la maniaque de service ? ». L'intérêt pour la distinction des sexes paraissait léger, n'était pas vraiment pris au sérieux. Mais je me suis obstinée. Pas seulement moi, d'ailleurs. Avec Danièle [Poublan] et Cécile [Dauphin], quand on manipulait les statistiques, on faisait très attention de toujours avoir cette grille de lecture, des différences entre les sexes. ».

- 4 Cécile Dauphin ajoute : « S'interroger sur la différence hommes/femmes passait à l'époque pour une démarche purement militante, on n'avait pas encore prouvé qu'il s'agissait d'une démarche scientifique sérieuse ».
- 5 Cécile Dauphin et Véronique Nahoum-Grappe organisèrent une réunion, à laquelle participèrent vingt-quatre personnes, hommes et femmes, membres du CRH mais aussi sympathisants de l'extérieur : Michelle Perrot, Madeleine Rebérioux, Geneviève Fraisse, Arlette Farge, Rolande Bonnain, Jean-Louis Flandrin, André Burguière, Jacques Ozouf, François Furet, Joseph Goy, Jacques Revel ... Elles avaient écrit un texte essayant de définir un projet d'histoire des femmes et proposant un programme d'enquêtes tous azimuts, « comme cela se faisait à l'époque », dit Cécile. Mais elles avouent qu'elles maîtrisaient mal l'ampleur du projet. De cette réunion sortit une certitude : il fallait faire un état des lieux. Elles établirent alors un questionnaire pour répertorier les travaux en cours des chercheuses françaises qui concernaient l'histoire des femmes. Mais elles n'obtinrent que onze réponses et, manquant de confiance en elles, elles en restèrent là. Véronique conclut : « Si Cécile et moi avions été directrices d'études, on aurait fondé un groupe ». Et Cécile ajoute : « Il aurait fallu un encouragement de la part de la direction, un signe de reconnaissance officielle ».
- 6 L'un de ceux qui assistaient à cette réunion de 1976 se souvient :
 

Des choses se sont dites qu'on n'oserait plus dire maintenant. C'était un peu classe contre classe. À l'exception de Christiane Klapisch-Zuber, les femmes c'était du « petit personnel » et il y avait en face des brigades de directeurs d'études un peu ricaneurs. D'un côté, des quinquagénaires goguenards, de l'autre, un projet encore mal défini. Les études féminines, ça se passait plutôt du côté de Paris VII qu'à l'EHESS. Il y avait des choses qui n'avaient pas encore trouvé leur formulation, c'était plutôt une sensibilité. Une revendication sensible.
- 7 Il fallut du temps pour que cette « revendication sensible » débouche sur la constitution d'un groupe. La présence de Michelle Perrot fut déterminante.

## Michelle Perrot et les Études féministes à Paris-VII

J'étais un peu plus âgée que les autres, [raconte Michelle Perrot] et j'étais professeur à Paris-VII, dans une université créée en 1970 qui était très favorable aux innovations, où j'avais toute possibilité de lancer des entreprises nouvelles. J'étais très engagée comme militante de base dans des mouvements de femmes et je me suis demandé en quoi mon travail servait la cause des femmes. C'est alors que les études féministes ont démarré à Paris-VII.

- 8 En octobre 1973, elle organisa avec Pauline Schmitt-Pantel et Fabienne Bock le premier cours de licence sur le sujet, intitulé *Les femmes ont-elles une histoire ?* :

On a commencé par un semestre avec des sociologues et continué par un semestre avec des historiens. Et on a demandé à tous nos amis de l'EHESS de venir nous dire ce qui, dans leurs recherches, concernait les femmes. Pierre Vidal-Naquet, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie, Mona Ozouf, Jean-Louis Flandrin et quelques autres ont tous trouvé que c'était une très bonne idée. Le Goff a dit : « La forme interrogative est excellente, on n'est pas sûr que les femmes aient une histoire ». C'est comme ça qu'on a commencé à s'affirmer parce que ce cours a eu beaucoup de succès. Comme on avait fait appel à des gens connus, ça a frappé qu'ils se posent cette question-là.

Le premier semestre du cours, avec les sociologues, a été houleux parce que les gauchistes de Paris-VII étaient furieux : en créant un pôle féministe, on enlevait des forces à la Révolution. Le premier cours d'Andrée Michel a été chahuté. Il y avait un monde inouï dans la salle 01-03 de la tour 34-44. Elle parlait des *modèles de la famille*. Pour elle, c'était évidemment une analyse typologique mais les jeunes gauchistes lui ont dit : "Madame, des modèles, on n'en veut pas, et la famille, on n'en veut plus !" L'ardeur gauchiste s'est lassée, et quand les historiens sont arrivés, en février, tout était calme. Après, j'ai ouvert un séminaire et j'ai fondé avec Françoise Basch le Groupe d'études féministes (GEF) en janvier 1975<sup>2</sup>. Il y avait des contacts entre le GEF et l'EHESS : Christiane Klapisch-Zuber, je la connaissais depuis toujours ; Arlette Farge, qui était alors vacataire au CRH, venait beaucoup au GEF ainsi que Geneviève Fraisse. C'est comme ça qu'est née l'idée de créer un groupe au CRH. Et moi, dans ce groupe-là, j'avais la possibilité de retrouver sans aucune obligation ni sanction des amies avec lesquelles on allait pouvoir s'approprier un savoir pour ensuite faire les choses qu'on avait envie de faire ailleurs, moi à Paris-VII.

- 9 Michelle Perrot rappelle ce qui a précédé la réunion de 1976 à l'EHESS :

Il y avait eu un grand colloque à Aix-en-Provence, en juin 1975, intitulé *Les Femmes et les sciences humaines*, à l'initiative d'Yvonne Knibiehler, qui a été une pionnière de l'histoire des femmes, sur une ligne un peu différente de la nôtre, la maternité. Je me souviens d'y être allée avec des amies personnelles, qui n'étaient pas universitaires, et avec Pauline Schmitt-Pantel. Il y avait beaucoup de gens de Paris-VII. Des sociologues... On m'avait demandé de présenter un rapport sur les femmes et l'histoire, qui a été le premier papier un peu synthétique sur la question<sup>3</sup>. Ce colloque nous a toutes relancées. Il faut bien voir que, de 1972 à 1975, dans plusieurs lieux, il se passait des choses en matière d'histoire des femmes. Les centres principaux ont plutôt été les universités, parce qu'elles étaient davantage en prise avec le public étudiant et avec le mouvement.

Forcément, il y avait le public jeune et militant qui nous asticotait, nous les enseignantes. Il y avait quatre lieux : Paris-VII, Paris-VIII (qui n'était d'ailleurs pas en flèche, parce que pris dans des problèmes de gauchisme), Aix-Marseille, où était né en 1972 le Centre d'études féminines de l'université de Provence (CEFUP) autour d'Yvonne Knibiehler, Christiane Souriau et Sylvia Ostrowetsky, et Toulouse. À Lyon s'est créé, en 1976, le Centre lyonnais d'études féministes (CLEF), autour d'Huguette Bouchardeau et d'Annick Houel, mais il s'occupait moins d'histoire que de psychologie.

## Une revue : *Pénélope*

- 10 L'année 1977 fut celle des discussions. Un éditeur anglo-américain, Gordon and Breach, songeait à lancer une revue internationale d'histoire et d'anthropologie des femmes. Le groupe un peu informel, à cheval entre Paris-VII et l'EHESS, fut saisi de la demande. La revue aurait été basée à Paris mais entièrement en anglais. Michelle Perrot raconte :

Maurice Lévy, grand entrepreneur devant l'éternel, avait dans l'idée que, puisque nous étions un groupe émergent, nous pourrions faire le lien entre le dynamisme américain galopant et l'Europe qui n'était pas encore *up to date* en ce qui concernait la recherche sur les femmes. Il voyait la France comme un relais. C'était une belle proposition. Je me rappelle avoir eu une longue entrevue avec lui, qui a essayé de me convaincre. Cela nous tentait un peu mais en même temps nous étions mal à l'aise parce que nous avons l'impression que Maurice Lévy nous imaginait plus avancées que nous n'étions. Nous nous sommes dit : ça va être terrible, on va mettre toute notre énergie là-dedans, et puis enfin pourquoi publier en anglais? on voulait bien être un groupe correspondant d'une revue anglo-américano-française mais en avoir la responsabilité, c'était autre chose. Finalement on a refusé mais de toutes ces discussions est née l'idée qu'on pourrait bien faire quelque chose par nous-mêmes.

- 11 On discuta encore à l'occasion du premier Congrès international d'histoire des femmes à Washington, en novembre 1977. Michelle Perrot, pressentie pour y participer, ne pouvait pas s'y rendre et proposa à sa place Cécile Dauphin :

Vous savez comme est Michelle, [dit celle-ci], elle donne leur chance aux gens. Véronique Nahoum-Grappe et moi avons été invitées et nous avons présenté une communication en anglais sur l'alphabétisation des femmes, le pouvoir de l'écriture, etc. Les Américains ont publié une partie du colloque mais notre texte n'a pas été retenu<sup>4</sup>.

- 12 Des discussions de l'année 1977 et de la prise de conscience du besoin d'informations sur les recherches qui se menaient est sorti, en novembre 1978, le premier *Bulletin d'information des études féminines (BIEF)*. Il était issu de la collaboration de trois groupes : le Groupe pour l'histoire et l'anthropologie des femmes constitué par le CRH et Paris-VII, baptisé *Pénélope* pour l'occasion, le CLEF de Lyon et le CEFUP de l'Université de Provence<sup>5</sup>. Le *Bulletin* se donnait pour mission de répertorier les travaux, colloques et thèses en matière d'histoire des femmes. Quatre autres numéros furent ensuite publiés jusqu'en mars 1980, par le CLEF et le CEFUP, tandis que le groupe parisien se lançait dans l'aventure de *Pénélope*. Première revue d'histoire et d'anthropologie des femmes, elle parut entre 1979 et 1985, comportant treize numéros à raison de deux par an, chacun centré sur un thème particulier : *Les Femmes et la presse* (Michelle Perrot et Caroline Rimbault), *Éducation des filles et enseignement des femmes* (Geneviève Fraisse), *Les Femmes et la création* (Marie-Jo Bonnet), *Les Femmes et la science* (Christiane Frougny, Françoise Gaill, Michèle Kail et Jeanne Peiffer), *La Femme soignante* (Evelyne Diebolt), *Femme et violence* (Véronique Nahoum-Grappe), *Femme et terre* (Rose-Marie Lagrave), *Questions sur la folie* (Yannick Ripa), *Femmes et techniques* (Claude Maignien, Catherine Eicher et Helen Chenut), *Femmes au bureau* (Cécile Dauphin et Pierrette Lebrun-Pézerat), *Les Associations féminines* (Sylvie Fayet-Scribe), *Mémoires de femmes* (Danièle Voldman et Sylvie Van de Casteel-Schweitzer), *Vieillesse des femmes* (Françoise Cribier).

Il n'y avait même pas de comité de rédaction, dit Cécile Dauphin, mais un secrétariat. On a fondé une association loi 1901 ouverte à qui voulait, pour soutenir

la réalisation de la revue. On organisait des réunions au cours desquelles on décidait quels thèmes seraient retenus, si des hommes écriraient... et on votait. Et puis on nommait deux ou trois responsables du numéro choisi, qui, elles-mêmes, recrutaient des auteurs. Les numéros se sont essentiellement nourris des mémoires de maîtrise, thèses, diplômes divers, recherches en cours. Parmi les auteurs, on tenait beaucoup à avoir des « praticiennes », journalistes, éducatrices, infirmières, membres d'associations. Bien entendu, toutes étaient bénévoles, tout comme l'auteur de la couverture.

- 13 En partie autofinancée par les abonnements (il y en a eu jusqu'à deux cents) et la vente des numéros, *Pénélope* a d'abord, grâce à Michelle Perrot, été imprimée gratuitement par l'Atelier de reprographie de Paris-VII. Michelle Perrot rend hommage à leur imprimeur :

On avait trouvé à la reprographie un homme magnifique, qui est mort depuis, et qui était d'ailleurs étonnant parce que c'était un macho affirmé. M. Louchescu était un footballeur, il avait toutes les coupes de son club dans son bureau. Mais ce macho, du coup, voyait la différence des sexes et pensait qu'un homme se devait de soutenir une initiative venant des femmes. Conclusion : il nous a énormément aidées. La revue ne payait donc, à ce moment-là, que le papier. Les problèmes se sont posés quand il y a eu une mise à plat des comptes à Paris-VII. Un jour, [poursuit Michelle Perrot], M. Louchescu me dit « Je suis désolé, j'ai des problèmes avec le syndicat ». Le syndicat CGT du livre était furieux parce qu'il avait découvert que c'était un travail qui n'était pas facturé, donc hors circuit.

- 14 Une imprimerie de femmes, *Voix Off*, dans les conditions normales du marché, a pris le relais pour les derniers numéros, au moment où le Secrétariat des droits de la femme accordait une subvention sous la forme d'un demi-poste de secrétariat, alors assumé par Caroline Rimbault. C'était en 1983-84. Le changement de gouvernement en 1985 a mis fin à cette subvention.
- 15 Comment l'institution a-t-elle accueilli *Pénélope* ? Le travail fait pour la revue apparaissait-il dans les rapports d'activités du CRH ?

Nous citons ce travail, répond Cécile Dauphin. Mais Rose-Marie Lagrave, responsable du numéro *Femme et terre*, s'est vue demander par son directeur de laboratoire de le retirer de son rapport d'activité. Or, une responsable de numéro consacrait trois mois à temps plein à sa fabrication. De plus, on n'a jamais eu aucune aide, par exemple aucune prise en charge par l'École de l'envoi des numéros. On avait pourtant des abonnées dans le monde entier, Japon, Europe de l'Est, etc. Quant aux collègues, qui nous avaient baptisées avec quelque ironie *les Pénélope*, ils ne lisaient guère la revue.

- 16 Et Christiane Klapisch-Zuber :

Les collègues masculins ricanaient. Furet, l'histoire des femmes, ce n'était pas sa tasse de thé. *Pénélope*, c'était toléré comme une activité un peu grotesque aboutissant à ce « machin » qui ne circulait pas par les canaux officiels et qui n'aboutissait pas d'emblée à la bibliothèque ici. C'était vraiment marginal par rapport à l'activité scientifique officielle, lourde, subventionnée, reconnue, prisée. Mais à l'EHESS il y a eu et il y a encore toutes sortes d'associations créées pour des intérêts particuliers, marginaux, périphériques.

- 17 En 1985, le groupe a décidé l'arrêt de la publication, non seulement pour des raisons financières mais aussi parce que la stratégie qui avait prévalu pendant des années s'essouffait.

Les militantes étaient fatiguées, d'une part, et, de l'autre, écrire dans cette revue n'était pas rentable, d'un point de vue scientifique, pour une carrière : « Les problématiques d'histoire des femmes faisaient leur chemin, on ne pouvait pas en rester à des thématiques. Il aurait fallu des articles plus longs, plus lourds ».

## Le « Groupe femmes » au CRH

18 Parallèlement aux réunions pour *Pénélope* se tinrent au cours de l'année 1978 les réunions du Groupe femmes<sup>6</sup>. La première, sous le nom d'*Enquête femmes*, eut lieu le vendredi 10 mars et, dès le 22 mars, le groupe rédigea un papier à propos de l'histoire des femmes, sans doute pour le rapport d'activité du CRH puisque, dans le *Rapport 1974-1978*, on trouve déjà *La femme seule* désignée comme « cette nouvelle enquête »<sup>7</sup>.

19 Michelle Perrot insiste sur la spécificité de ce groupe. Contrairement à son séminaire de Paris-VII, il ne comportait pas d'étudiantes mais uniquement des chercheuses : « C'est pour ça que pour moi, le groupe du CRH, c'était le plaisir, je n'avais pas de comptes à rendre. Il y régnait la très grande liberté qu'on n'a pas dans une université ». Il se voulait confidentiel et préservé :

Il y avait d'autres lieux pour militer et s'affronter. À commencer par le GEF, ou encore Psychologie et Politique. Dans notre groupe du CRH régnait au contraire un certain consensus : on avait le sentiment que, puisqu'on avait des choses en commun, on n'allait pas s'agresser. Les bagarres, c'était pour ailleurs. Nous étions un groupe d'amies qui étions, au moins à un moment donné, sur les mêmes positions. Certes le groupe voulait être reconnu mais, dans un premier temps, il a profité de sa non-insertion, qui lui donnait de la liberté. À long terme, nous avions une ambition intellectuelle, c'était d'arriver un jour à implanter dans un haut lieu de la recherche, l'EHESS, une problématique d'histoire des femmes.

20 Ce Groupe femmes change d'intitulé au cours des années dans les *Rapports d'activité*. En 1978 et 1980, il porte le nom de l'enquête qu'il a mise en œuvre, *La femme seule*, et, à partir de 1982, il s'appelle *Culture et pouvoir des femmes*, ce qui deviendra le titre de l'article collectif qu'il signe dans les *Annales* en 1986. Après l'interruption de 1986-1989, qui correspond à la période de *l'Histoire des femmes en Occident*, il réapparaît sous le nom définitif de *Groupe d'histoire des femmes*. Ses membres, en 1978, appartiennent en majorité au CRH : Cécile Dauphin, Véronique Nahoum-Grappe, Danièle Poublan et Yvonne Pasquet sont ingénieurs d'études, Pierrette Lebrun-Pézerat chef de travaux, Antoinette Fauve-Chamoux maître-assistant, Christiane Klapisch-Zuber directrice d'études et co-directrice du CRH. À cette date, la seule personne extérieure citée est Michelle Perrot. Dans le *Rapport d'activité* de 1980 viennent s'ajouter, en tant que membres du CRH, Arlette Farge et Patrice Bourdelais, tous deux attachés de recherche au CNRS, Muriel Jeorger, chef de travaux, et Caroline Rimbault, allocataire de recherches, et, venant de l'extérieur, Geneviève Fraisse (CNRS) et Marie-Jo Bonnet (Paris-VII). Comment arrive-t-on au Groupe femmes après avoir travaillé dix ans sur le *catasto*, recensement du début du XV<sup>e</sup> siècle à Florence ? ai-je demandé à Christiane Klapisch-Zuber :

En Italie, j'ai commencé à m'intéresser aux livres de famille, livres de raison, à la documentation privée, qui est restée mon matériau de prédilection pendant dix ou quinze ans. C'est à ce moment-là que, croisant l'histoire de la famille et des comportements privés, je suis arrivée aux femmes. Ces livres de famille, toujours écrits par des hommes, parlent des femmes. C'est une des rares sources où on apprend beaucoup sur la vie conjugale à la fin du Moyen Âge. Je suis arrivée aux femmes par la famille.

21 Il y aura, dans le groupe, des départs : Antoinette Fauve-Chamoux et Patrice Bourdelais n'étaient là que ponctuellement, pour *La femme seule*, Muriel Jeorger et Yvonne Pasquet ne se sont pas intégrées dans l'équipe, Caroline Rimbault ne s'occupait que de *Pénélope*, Michelle Perrot, après l'énorme entreprise de *l'Histoire des femmes en Occident*, ne vient

plus aux réunions depuis 1994, tout en se tenant au courant des activités du groupe, Geneviève Fraisse et Véronique Nahoum-Grappe sont parties à la suite de conflits ouverts en 1997. Il y aura aussi des arrivées : la sociologue Rose-Marie Lagrave, maître de conférences à l'EHESS, Yannick Ripa (INRP), Pauline Schmitt-Pantel (Paris-VII) et Danièle Voldman (IHTP)<sup>8</sup>. Plus récemment, sont entrées Nancy L. Green et Muriel Loosfelt (CRH), Dominique Godineau (Université de Rennes), Danièle Haase-Dubosc (Institut américain) et Marie-Elisabeth Handman (Laboratoire d'anthropologie sociale de l'EHESS)<sup>9</sup>. Tout récemment, enfin, Myriam Cottias (CNRS), la psychanalyste Lydia Flem, Marie-Françoise Lévy (IHTP) et Florence Rochefort. Il faut cependant noter la grande stabilité de l'équipe de base : Cécile Dauphin, Arlette Farge, Christiane Klapisch-Zuber animent toujours le Groupe, qui comporte maintenant une quinzaine de personnes. Après avoir souhaité, il y a quelque temps, ne pas s'agrandir, il se demande à l'heure actuelle s'il ne serait pas opportun de s'ouvrir, peut-être aux hommes et, en tout cas, à des générations plus jeunes.

- 22 L'ambition intellectuelle du Groupe femmes a induit ses méthodes de travail, comme le raconte Michelle Perrot :

On voulait produire quelque chose d'irréprochable intellectuellement. Il ne s'agissait pas d'animer un séminaire ordinaire, où des auditeurs viendraient pour prendre des notes, les femmes engagées dans ce groupe devaient se sentir responsables et fournir un travail elles-mêmes. Personne n'était passif. Chacune était à la fois demandeuse et actrice, personnellement impliquée. Chacune arrivait avec un travail fait, qu'elle confrontait à la réflexion des autres. C'était une affaire d'exigence. Et puis le groupe tenait beaucoup à rester maître de sa vie. C'est pour cela qu'inviter telle ou telle relevait d'une décision collégiale. Un peu comme à l'Académie française. D'ailleurs inviter quelqu'un ne voulait pas dire qu'on l'incluait définitivement. Ceci étant, le groupe n'a jamais complètement perdu son statut de groupe frontière, dedans-dehors, parce que nous avons à la fois l'ambition d'être reconnues à l'EHESS, et la volonté de garder des contacts avec des chercheuses extérieures.

- 23 Comment fonctionnaient les séances de travail ?

Au début, se souvient Michelle Perrot, c'était un atelier de lecture, on voulait s'approprier la réflexion, notamment américaine. On proposait un sujet et chacune assumait la lecture d'un bouquin. Je me souviens de réunions qui ont été pour moi très importantes sur Rosaldo, l'anthropologue américaine, que Pauline Schmitt-Pantel avait proposée en disant : il se fait beaucoup de travaux aux Etats-Unis dont on ignore tout, sur le matriarcat par exemple. Il y a eu également le bouquin de Maurice Godelier<sup>10</sup>. Christiane Klapisch-Zuber a proposé un jour la lecture de Duby, *Le Chevalier, la femme et le prêtre* (1981), qui était aussi un de ces livres fondateurs, d'un homme qui se posait la question des femmes dans l'histoire. Ce livre qui se termine par : Les femmes, que sait-on d'elles? Question que Duby ne va pas cesser de se poser jusqu'à sa mort. (En 1973-1974, dans le premier cours à Paris-VII, Duby n'avait pas été invité, parce qu'il commençait seulement à s'interroger sur les femmes, à partir de l'amour courtois, interprété non pas comme un pouvoir des femmes mais une réponse des hommes qui sentent que les femmes leur résistent.) On travaillait avec le sentiment qu'on n'était pas à jour, qu'on était un peu poussé (es) par tout le monde mais qu'on ne dominait pas la question du point de vue méthodologique, théorique, et qu'on avait tout à apprendre des anthropologues et des Américaines. Les hommes qui s'intéressaient à ça, à l'EHESS, c'étaient les anthropologues, c'était Jean-Paul Aron. Il s'y intéressait dans une perspective de réflexion sur *le genre*, il était en avance sur ce point. Sans vraiment poser la question, mais quand même, lorsqu'il écrit *Le Pénis ou la démoralisation de l'Occident*, c'est bien une réflexion sur *le genre*. Alors quand des femmes venaient à son

séminaire et souhaitaient entreprendre des thèses sur les femmes, il les accueillait<sup>11</sup>

24 Christiane Klapisch-Zuber ajoute de son côté :

On a réfléchi sur le pouvoir des femmes, ces notions qui venaient d'Amérique mais qui croisaient celles des historiens et des sociologues européens. Je me souviens que Pauline Schmitt-Pantel est rentrée des États-Unis où elle avait passé un an et nous a fait un très bel exposé sur ce qu'on entendait par *gender*. En explorant la littérature la plus récente, on s'est interrogé sur la récupération de la notion de pouvoir, le lieu commun du pouvoir domestique des femmes qui compensait leur absence de pouvoir dans la sphère publique ». Le Groupe cherchait donc à forger les instruments de sa réflexion. Et il se livrait à l'analyse critique des instruments de recherche officielle : Arlette Farge a relu les *Annales* et Pauline Schmitt-Pantel la *Revue historique* pour voir quand et comment on y parlait des femmes<sup>12</sup>. Mais il avait aussi pour but d'accueillir les chercheurs et surtout les chercheuses étrangères, Joan Scott ou d'autres...

25 Que pensent du Groupe femmes les directeurs d'études qui ont assisté à sa constitution?

Jacques Revel a été choqué que les hommes en soient exclus :

Intellectuellement ça laisse rêveur. Cette bipartition du monde ne me convient pas. Et la fermeture du groupe des femmes, alors que j'y ai des amies comme Christiane Klapisch-Zuber ou Arlette Farge, m'a toujours paru schizophrénique.

26 André Burguière dit au contraire :

Les femmes voulaient rester entre elles et après tout c'était leur droit, c'est pour ça que je ne m'y suis pas intéressé davantage. Mais quand je siégeais dans des conseils du CRH, j'ai toujours appuyé l'existence de ce groupe. En France, la réflexion féministe a mis longtemps à s'implanter. Il y avait ce qui se faisait à Paris-VII, mais c'était un féminisme théoricien, encore marqué par tous les dégâts d'après 1968. L'EHESS était typiquement l'endroit où il y avait de bonnes historiennes capables de formuler une réflexion féministe sérieuse.

27 Je demande à André Burguière si ses collègues masculins n'étaient pas sceptiques à l'égard du Groupe d'histoire des femmes :

Peut-être y a-t-il eu un peu d'ironie de la part de certains, mais ça n'a jamais été très loin. Je crois quand même que tout le monde était content que ce groupe existe et avait envie qu'il en sorte quelque chose. Quand je vois les ravages qu'ont fait dans les départements américains les problèmes des femmes... À Ann Arbor, que je connais bien, ça a carrément empoisonné le département, ça a fini par tuer la vie intellectuelle. Autrefois, ils faisaient de l'histoire économique et sociale assez proche de ce qui se faisait à l'EHESS. Maintenant, qu'on soit spécialiste de l'Égypte ancienne, du Japon, de l'Allemagne de la Renaissance ou de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne fait plus que de l'histoire des femmes.

## La femme seule, 1978-1984

28 En 1978, le Groupe femmes met en chantier sa première enquête, *La femme seule*. Sans doute le fait que, pour la première fois, une femme, Christiane Klapisch-Zuber, était alors associée à la direction du CRH a-t-il facilité cette entreprise. Comment s'est décidé le choix du sujet ?

La femme seule, [dit Cécile Dauphin], s'est très vite imposée, parce qu'on ne voulait pas démarrer sur la femme mariée et la mère, qui étaient la norme et sur lesquelles on avait déjà beaucoup réfléchi à cette époque.

29 Et Arlette Farge :

On parlait d'un constat démographique, du nombre et du poids des femmes seules, célibataires, veuves et divorcées. La nouveauté, c'était de prendre ce thème comme qualitatif et non quantitatif. Mais on avait besoin à l'époque de certitudes démographiques pour se lancer sur le sujet. Maintenant, on n'a plus besoin de s'appuyer sur des chiffres pour commencer un travail. Dans notre travail sur la violence, on s'est lancé(es) sans chiffres.

30 Comment travaillaient-elles ?

On se réunissait une fois par mois. Chacune, après qu'on avait débattu en commun de son thème d'étude, devait faire un exposé. C'est là que s'est fixée la forme qui est restée ensuite celle de notre Groupe d'histoire des femmes. Travail très collectif, avec beaucoup de discussions.

31 Quel souvenir gardent-elles de leur collaboration? Deux sons de cloche. L'un très positif :

C'était la liberté totale. La question de la hiérarchie disparaissait complètement. Nous lisions mutuellement nos textes. C'était l'occasion d'un échange.

32 L'autre son de cloche est plus négatif et fait état de tensions suscitées par le sujet même, qui pouvait, d'une part, mettre en cause la vie privée des enquêtrices et, d'autre part, sembler rébarbatif, comme en témoigne Arlette Farge :

Quand on disait « on travaille sur les femmes seules », on voyait comme un voile noir s'installer sur le visage de l'interlocuteur. Moi j'en ai un souvenir pas gai. Une absence totale de reconnaissance. Quand tu es bas de gamme parce que tu es une femme, bas de gamme parce que tu fais partie de l'enquête sur l'histoire des femmes, que tu choisis un sujet bas de gamme, tu es tirée vers le bas. C'était toujours ça qui revenait, le misérabilisme de la condition.

33 Et elle oppose l'enquête à l'article que le groupe a fait paraître dans les *Annales* en 1986, « Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie » : « Cette fois-ci, [précise-t-elle], il s'agissait du pouvoir, c'était plus valorisant que la solitude ».

34 Que dit Patrice Bourdelais, le seul homme de l'enquête *La Femme seule* et le seul ayant jamais participé aux réunions du Groupe d'histoire des femmes ?

J'en garde un bon souvenir, j'ai l'impression d'avoir été un peu choyé. Je venais d'être rattaché au CRH, c'était ma première expérience de travail collectif sur un sujet délimité et qui était abordé avec des approches différentes; ça a été tout à fait intéressant pour moi de voir quelles avaient été les diverses lectures.

35 Il dit encore, avec nostalgie :

C'était la période de compagnonnage entre personnes qui pensaient que l'intérêt de la chose intellectuelle était de travailler ensemble. Au fil des ans, pour tous, avec les charges administratives et pédagogiques qui grandissent, ce compagnonnage s'estompe.

36 Y avait-il, selon lui, une spécificité de ce groupe ?

Oui, la liberté de parole et le ton très direct. Ça dépasse ce groupe-là d'ailleurs. Dans les assemblées générales du CRH, regardez comme les hommes sont dans un moule de rhétorique traditionnelle, ils ne disent jamais les choses directement, crûment, les femmes le font davantage, ça permet de gagner du temps. C'était un groupe dans lequel il n'y avait pas de conflit mais un projet commun porteur et donc de grandes complicités que je n'ai jamais retrouvées. C'était pour moi une initiation heureuse au sein du CRH.

37 Le travail sur *La femme seule* avait statut d'enquête au CRH, et c'était une enquête de type nouveau, sans budget, sans vacataire, qui déboucha sur un livre collectif. *Madame ou Mademoiselle ?* parut chez Montalba en 1984. Par la publication, le Groupe femmes s'affirmait au sein du CRH. Il prouvait, comme le dit Arlette Farge, « que cet objet-là était

un objet intellectuel et pas seulement un objet militant ». Et Cécile Dauphin de rappeler le signe de reconnaissance officielle donné au Groupe :

À cette époque, le CRH organisait « le séminaire du Centre ». Chaque mois, on demandait soit à une personne du Centre qui lançait une enquête, terminait une enquête ou soutenait une thèse, soit à un visiteur extérieur, de venir parler. On nous a demandé, en tant que Groupe femmes, d'assurer un de ces « séminaires du Centre » avec l'enquête *La femme seule*, juste à la sortie du livre, en 1984. Il est venu beaucoup de monde et on nous a posé des questions qui manifestaient une vraie curiosité intellectuelle pour notre travail.

## Colloque de Saint-Maximin, 1983

Le Groupe femmes, [continue Michelle Perrot], avait des alliés masculins au CRH, par exemple Roger Chartier et Jacques Revel. Chartier était branché sur les colloques de Saint-Maximin et Alain Paire, un animateur culturel (devenu depuis chercheur à la MSH de Marseille), lui a proposé d'en organiser un sur les femmes. Chartier m'a mise en rapport avec Alain Paire, c'est ainsi qu'est né le colloque du printemps 1983, *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Pendant l'automne et l'hiver 1982-83, le groupe Paris-VII-CRH a préparé ce colloque, en liaison avec Aix-Marseille et Toulouse (où Agnès Fine, à l'hiver 1982, avait organisé un colloque avec Marie-France Brive sur les recherches féministes, tandis que moi, dans le groupe de Maurice Godelier, j'avais fait un rapport pour le CNRS sur Femmes et recherches féministes). Comme les groupes n'étaient pas très puissants, l'idée du réseau était importante. Ce colloque a été passionnant. L'époque était effervescente. Il y avait des rivalités, bien sûr, mais il y avait surtout une dynamique qui nous faisait nous dire : « il faut en être et il faut que ça marche ». En plus, on nous a proposé de publier le texte du colloque. Paru en 1984 chez Rivages, il s'est très bien vendu. Trois tirages. Dix, douze mille exemplaires. Traduit en anglais, allemand, japonais. Le groupe du CRH était le groupe relais. C'est à ce moment-là qu'il a commencé à être reconnu.

38 Cécile Dauphin ne partage pas l'enthousiasme de Michelle Perrot :

Certaines d'entre nous seulement ont participé au colloque de Saint-Maximin, ce n'est pas le groupe lui-même qui a été invité. J'ai trouvé bizarre que celles qui l'avaient été ne nous aient rien dit. C'est quand le volume est paru que j'ai découvert que le colloque avait existé. L'individualisme du chercheur a fonctionné. En tout cas, notre groupe a poursuivi avec l'article plus problématique de 1986. Nous avons eu, par ailleurs, à cette époque, des projets de recherche qui n'ont pas abouti. Le consentement, par exemple, qui aujourd'hui réapparaît avec la séduction.

39 J'ai interrogé Roger Chartier et Jacques Revel, qui participaient au colloque de Saint-Maximin. Comment ont-ils perçu l'avènement de l'histoire des femmes ? Chartier me répond :

Je me suis senti concerné mais peut-être pas assez. Arlette Farge aurait raison de me faire des reproches. Il m'a paru normal d'une part que cette histoire des femmes existe, surtout entendue comme une histoire des relations et de construction des sexes, et d'autre part qu'elle soit prise en charge par des collègues, quel que soit leur statut. Donc j'espère ne jamais avoir manifesté de réticences soit intellectuelles soit sociologiques. Et en même temps j'ai peut-être trouvé ça trop normal : à le prendre ainsi, on perd de vue qu'une telle émergence peut représenter un geste intellectuel d'une portée plus grande qu'une acceptation même bienveillante ne le laisse entendre. Est-ce que j'ai eu conscience qu'il se passait quelque chose d'important ? Sans doute pas au début. Je n'ai pas vu l'importance *en retour* que cette création institutionnelle allait avoir sur la pratique générale du CRH. C'est un peu plus tard, avec l'entreprise de *l'Histoire des femmes en Occident* et les discussions

qui ont suivi, au colloque de la Sorbonne, que m'est apparue l'influence *en retour* de cette histoire des femmes sur l'ensemble des pratiques historiennes. Ma bienveillance un peu inconsciente du début était une attitude positive mais peut-être pas assez engagée dans la prise de conscience d'une transformation plus profonde, celle des rôles à l'intérieur de la profession ou celle du questionnement d'un objet quel qu'il soit à partir de cette catégorie. Je n'avais pas saisi non plus la tension entre histoire des femmes à la française et *gender studies*. Le colloque de Saint-Maximin, pour moi, ressemblait aux autres, moment de communauté agréable au cœur de la Provence (ce colloque-là était le second, entre un premier sur la mort et un troisième sur la lecture, tous trois ayant donné lieu à un livre.) Il s'inscrivait aussi dans une continuité intellectuelle de ce qu'on faisait ensemble. On se déplaçait vers de nouveaux objets mais tout ça s'inscrivait dans l'héritage des *Annales*, de l'histoire culturelle.

40 Jacques Revel est plus sceptique :

Je ne sais pas pourquoi Michelle Perrot m'a proposé de venir à Saint-Maximin. Peut-être parce que j'avais fait pendant un an un séminaire sur les formes d'inversion ? Je ne crois pas qu'il y ait des identités organiques. Je l'ai dit à propos des femmes mais j'aurais pu dire la même chose à propos des communautés et des groupes professionnels. Ce qui m'intéresse, c'est pourquoi il y a du social plutôt que rien, ça vaut aussi pour les femmes. Moi je ne suis jamais allé plus loin qu'Yvonne Verdier en matière d'histoire des genres, je considère que c'est ce qu'on a fait de mieux, c'est-à-dire la flexion féminine du sens social général<sup>13</sup>. Je comprends très bien que l'on fasse de l'histoire des femmes comme objet principal pour des raisons historico-idéologiques mais je pense que la chose sera vraiment intéressante lorsqu'il n'y aura plus besoin de faire de l'histoire des femmes en tant que telle, c'est-à-dire que la dimension *gender* aura suffisamment été incorporée dans le « il » des historiens sociaux pour qu'elle n'exige plus un effort particulier. On pourrait dire la même chose pour d'autres dimensions de l'expérience sociale. J'étais à Saint-Maximin comme une sorte de héraut proche pour rappeler que tout ça était de l'histoire sociale ou de l'anthropologie historique et qu'à terme, c'était là que ça reviendrait. Ce qui maintenant est banal.

## Article des *Annales*, 1986

41 Le Groupe d'histoire des femmes a travaillé deux ans sur l'article *Culture et pouvoir des femmes : essai d'historiographie* paru dans les *Annales*. Cet article, selon Arlette Farge, contient, encore maintenant, d'importants enjeux intellectuels :

C'était l'époque de l'ethnologie, des *Façons de dire façons de faire* d'Yvonne Verdier et de l'apparition, avec Martine Segalen, d'une culture féminine. Si les hommes ont le pouvoir politique, les femmes ont le pouvoir symbolique... Et nous, on commence à dire que ça ne nous va pas, que ça ne se partage pas comme ça, pouvoir politique et pouvoir symbolique, qu'on peut réfléchir autrement. On fait le bilan de nos travaux et on projette d'entrer dans les *Annales*. Ce qui provoque de violents débats : les plus féministes du Groupe reprochent aux autres de jouer l'intégration alors qu'il faut, d'après elles, jouer les marges. Quand l'article a été accepté, j'ai ressenti une très grande joie. C'était loin d'être une reconnaissance complète, mais c'était quand même un enjeu énorme : ça nous donnait une existence internationale, je faisais confiance aux États-Unis. C'était une forteresse, le comité des *Annales*. J'ai un souvenir très fort de ça. Je le trouve toujours très bien, cet article. Mais je crois qu'ils l'ont publié pour nous faire plaisir.

42 Michelle Perrot, elle, se souvient des débats soulevés par le titre :

*Culture et pouvoir des Femmes* ralliait les deux courants. *Culture* : les ethnologues, Yvonne Verdier, Martine Segalen, et la tendance italienne, le féminin. *Pouvoir* : une

réflexion sur la domination, proche de Bourdieu, avec lequel nous n'avions aucun rapport, sauf Rose-Marie Lagrave. *Essai d'historiographie*, c'est moi qui l'avais voulu, pour montrer qu'on voulait couvrir tout le champ.

43 Elle se souvient aussi des réactions à la signature collective :

Aux *Annales*, on nous a dit : « Vous êtes folles, vous voulez signer de tous ces noms ? » Elles auraient voulu que les noms des dix auteurs apparaissent sur la couverture. Devant le refus des responsables de la revue, elles avaient envisagé de signer « Collectif de l'histoire des femmes », ce qui ne plaisait pas davantage aux *Annales*. Le Groupe et la revue se mirent finalement d'accord sur une double présentation : sur la couverture, l'article est annoncé avec trois noms d'auteurs, les trois premiers par ordre alphabétique, C. Dauphin, A. Farge, G. Fraisse, suivis de « et alii » ; à l'intérieur, une note indique que l'article est le résultat d'une recherche interdisciplinaire menée depuis plusieurs années sur les problématiques du masculin/féminin dans un séminaire qui s'est tenu au CRH » et les dix auteurs sont cités, avec leur appartenance institutionnelle<sup>14</sup>.

44 Cet article, qui fut en France « le plus long et le plus théorique » concernant l'histoire des femmes, est l'un des articles de la revue qui a reçu le plus de demandes de traduction et il a été à plusieurs reprises commenté par des collègues étrangers. Il parut deux fois en anglais, en 1989 dans le *Journal of Women's History* et en 1991 dans le volume édité par la Fédération internationale pour la recherche en histoire des femmes *Writing Women's History: International Perspectives*<sup>15</sup>.

## L'histoire des femmes, 1987-1993

Je me rappelle très bien, [raconte Cécile Dauphin], qu'au retour d'un colloque à Montréal, en 1982, sur *Les femmes dans la recherche et la recherche sur les femmes*, où j'avais présenté la recherche sur les femmes au CRH et souligné l'importance d'une direction féminine pour déclencher l'histoire des femmes, j'avais dit : il faudrait écrire une *Histoire des femmes*. Les Canadiennes étaient en train d'écrire un livre sur *L'Histoire des femmes au Québec*. Nous, nous n'avions pas cet instrument. Cette idée s'est concrétisée grâce à la demande de Laterza.

45 Laterza, l'éditeur italien qui avait traduit avec succès l'Histoire de la vie privée, proposa à Georges Duby, co-directeur de cette collection avec Philippe Ariès, de diriger une Histoire des femmes. Duby accepta mais à condition que Laterza obtienne la collaboration de Michelle Perrot. Une partie du groupe du CRH s'engagea dans l'aventure, fournit des articles mais surtout constitua, quasiment dans sa totalité, l'équipe des directrices des volumes, Pauline Schmitt-Pantel, Christiane Klapisch-Zuber, Arlette Farge, Michelle Perrot, Geneviève Fraisse et Françoise Thébaud<sup>16</sup>. Elles furent tellement sollicitées par cette « énorme machine éditoriale » que le Groupe d'histoire des femmes du CRH s'est arrêté de fonctionner pendant ce temps-là : il n'apparaît pas dans le *Rapport d'activité 1986-1990*<sup>17</sup>.

46 Les tensions entre les membres du Groupe datent de cette époque car l'équipe de *L'Histoire des femmes en Occident* éclipsait le Groupe, comme le souligne Michelle Perrot :

Cette équipe n'aurait pas existé sans ce groupe mais elle ne lui était pas non plus identifiable, il y a peut-être eu un léger déficit de reconnaissance pour le groupe. Ainsi, quand s'est tenu, en novembre 1992, le colloque *Femmes et histoire* à la Sorbonne, il a été présenté comme celui de l'équipe de *L'Histoire des femmes en Occident*. Je revois Souyri nous disant : « C'est passionnant ce colloque, il faut absolument que vous nous donniez les textes des lectures critiques pour les *Annales* ». La situation était retournée, les *Annales* étaient demandeuses cette fois-ci.

- 47 Mais finalement les interventions de Claude Mossé, Gianna Pomata, Roger Chartier et Jacques Rancière, qui constituaient la « Lecture critique de l'*Histoire des femmes en Occident* », ont été publiées en même temps que l'ensemble du colloque par Plon lui-même en 1993. Le regard des collègues de l'EHESS sur l'histoire des femmes avait commencé à changer avec l'article des *Annales*, la reconnaissance officielle lui était acquise avec cette production éditoriale et ses retombées :

Cela dit, [ajoute Christiane Klapisch-Zuber], personne ne nous a arrêtées dans l'ascenseur du 54, bd Raspail pour discuter l'article. Même chose pour l'*Histoire des femmes en Occident*. Les débats qui ont eu lieu sont ceux que nous avons suscités et organisés. Sinon, ça a été avalé sans qu'on sache ce que les gens en ont pensé. Je crois que nos collègues historiens n'osent pas, à leur tour, se lancer sur ce thème. Dans les universités, il y a encore beaucoup de gens qui ricanent. Ici c'est presque un vide respectueux. Le débat semble amorti.

## La violence et la séduction, 1994-2000

- 48 En 1994, le Groupe femmes du CRH annonce qu'il travaille sur la violence, ce qui a donné, en 1997, chez Albin Michel, le livre collectif *De la violence et des femmes*. Il a choisi ensuite de réfléchir sur la séduction, thème qui devrait aboutir à un autre ouvrage collectif en 2001<sup>18</sup>. On peut souligner la cohérence des réflexions du groupe puisque ces thèmes étaient déjà annoncés dans l'article de 1986. Par ailleurs, une nouvelle revue a vu le jour en 1995, *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, au comité de rédaction de laquelle on trouve Christiane Klapisch-Zuber, Françoise Thébaud en étant co-directrice (avec Michelle Zancarini-Fournel).
- 49 Terminons en évoquant l'atmosphère du Groupe du CRH. Ce que ses membres mettent en avant, c'est la liberté que donne le fait d'être entre femmes : « On discute sans autorité et en faisant éventuellement référence à des expériences personnelles et intimes. Cela crée des rapports créatifs et critiques ». Si le Groupe n'est toujours pas mixte, c'est qu'elles ont peur de perdre la liberté de parole dont elles jouissent. Avec des hommes, même quand elles s'entendent bien avec eux, elles ressentent de la gêne car « ils manipulent l'abstraction pour nous intimider ». Alors, ce serait idyllique ? Non bien sûr. Il y a eu des tensions d'ordre personnel. Ainsi Véronique Nahoum-Grappe n'a pas digéré qu'on lui ait refusé le titre qu'elle ambitionnait :

Lorsque, en 1997, a été publié *Femmes et violence*, on m'a demandé comment je voulais apparaître, j'ai rayé *ingénieur*, j'ai mis *chercheur* et, deux fois, on a remis *ingénieur d'études*.

- 50 Même si, depuis lors, la tension est retombée, elle a quitté le Groupe femmes et elle conclut :

La réalité, c'est que les femmes sont aussi terribles que les hommes, et même pires, puisque ça passe par les mamours et la confiture.

- 51 Plus graves encore, les dissensions d'ordre théorique qui ont provoqué le départ définitif de Geneviève Fraisse :

Pour elle, [commente Christiane Klapisch-Zuber], il n'y a pas une histoire des femmes mais une histoire du féminisme. Elle s'est sentie loin de la manière dont on travaillait. Elle apportait souvent un point de vue très contredisant dont on ne savait pas faire grand chose. La tension s'est aggravée avec l'*Histoire des femmes en Occident*.

- 52 Mais malgré l'évocation des conflits et des ruptures, Christiane termine par un constat optimiste : « Puisque le groupe continue à travailler ensemble vingt ans après, c'est que ça se passe bien. »
- 53 Il a fallu du temps, nous l'avons vu, pour que la « revendication sensible » de 1976 émanant d'une volonté militante de s'intéresser à l'histoire des femmes se transforme en objet scientifique, acquérant par là une légitimité au CRH. Le Groupe d'histoire des femmes s'est fondé sur une exigence intellectuelle, il a voulu se situer loin des polémiques et produire une réflexion au niveau théorique et méthodologique, pour penser l'histoire des femmes.
- 54 Il est entièrement féminin mais sa composition est mixte : il a toujours intégré, à côté de chercheuses du CRH, des chercheuses appartenant à d'autres institutions, celles-ci étant d'ailleurs aujourd'hui plus nombreuses que les premières et ce mélange est un facteur de dynamisme. Le Groupe s'est fait reconnaître au sein du CRH grâce à l'importance de sa production écrite. Il a fait accepter aux *Annales* le premier article de fond sur l'histoire des femmes, a répondu à une sollicitation éditoriale importante avec les cinq tomes de l'*Histoire des femmes en Occident* et conçoit maintenant son travail en termes de production d'ouvrages collectifs, ces publications étant le meilleur moyen pour se légitimer aux yeux de la communauté scientifique.
- 

## NOTES

1. Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, ENS Editions Fontenay/Saint-Cloud, 1998, p. 89 - 90.
2. Françoise Basch, professeur à l'Institut d'anglais Charles-V (Paris-VII), spécialiste des femmes à l'époque victorienne, apportait sa connaissance des études anglo-américaines et des *Women's studies* en plein essor. Michelle Perrot, au colloque d'Aix-en-Provence, en juin 1975, parlait ainsi du GEF : « Son objectif : permettre échanges et confrontations entre toutes celles qui poursuivent des recherches sur les femmes; mais aussi développer la réflexion sur la question féminine. Le groupe, très informel, est ouvert à toutes les personnes qui le souhaitent, universitaires ou pas. Les réunions sont mensuelles et comportent, outre un tour de table varié, un sujet de discussion préparé par une équipe plus restreinte. Un compte-rendu est ensuite envoyé à toutes ».  
« Un des premiers et principaux points de discussion du groupe a été celui de sa mixité. Sans qu'il y ait eu vote, une majorité s'est dégagée pour la non-mixité. L'orientation du groupe fait également l'objet de souhaits variés, oscillant en gros entre deux tendances, l'une plus militante, l'autre plus axée sur la recherche de type universitaire ».  
« Les réunions ont eu lieu régulièrement en 1975, avec une trentaine de participantes à chaque fois, une soixantaine de personnes au total ayant "participé", une centaine étant inscrites au fichier et se déclarant désireuses de recevoir les convocations. Historiennes, sociologues, anglicistes forment les trois quarts du public en raison des disciplines représentées à l'université. Mais il y a un éventail très large ».
3. On trouvera le texte de cette communication intitulée « Où en est l'histoire des femmes ? » à la p. 281 de ce volume.

4. En 1977, Cécile Dauphin rédigea, à la demande de Roger Chartier, l'entrée *Femmes* de *La Nouvelle Histoire*, qu'il co-dirigeait avec Jacques Le Goff et Jacques Revel et qui parut en 1978, Paris, CEPL.
  5. Cécile Dauphin, « *Pénélope* : Une expérience militante dans le monde académique », in, *Vingt-cinq ans d'études féministes : l'expérience Jussieu*, Paris-VII, Denis Diderot, *Cahiers du CEDREF*, 2001, p. 61-68.
  6. D'après les agendas de Cécile Dauphin qu'elle m'a aimablement communiqués.
  7. « Enquête femmes » désigne à la fois le groupe d'histoire des femmes et la série d'enquêtes qu'il a entreprises, sur la femme seule, la violence, la séduction.
  8. Rapport d'activité du CRH, 1982-1985, p. 82-83.
  9. Rapport d'activité du CRH, 1994-1995, p. 48-49. Certains membres n'ont fait que passer, comme la sociologue Francine Muel-Dreyfus (EHESS).
  10. Maurice Godelier, *La Production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982.
  11. Laure Adler, *Les Premières Journalistes*, Paris, Payot, 1979 et Anne Martin-Fugier, *La Place des bonnes*, Paris, Grasset, 1979.
  12. Arlette Farge, « Pratique et effets de l'histoire des femmes » dans *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille/Paris, Rivages, 1984, p. 17-35.
  13. Jacques Revel, « Masculin/Féminin : sur l'usage historiographique des rôles sexuels », in *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, op. cit., p. 122-140.
  14. *Annales ESC*, mars-avril 1986, p. 271-293.
  15. Françoise Thébaud, op. cit., p. 107.
  16. Les tomes de *l'Histoire des femmes en Occident* commencèrent à paraître à l'automne 1990 en Italie chez Laterza et au printemps 1991 en France, non pas au Seuil, qui, craignant qu'elle ne fasse double emploi avec *l'Histoire de la vie privée*, avait refusé la série, mais, grâce à Laure Adler, chez Plon.
  17. Mais Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban apparaissent dans un groupe nouveau dont elles sont « responsables », *L'Histoire des pratiques épistolaires : enquête sur la correspondance Mertzdorff*.
  18. *Séduction et Sociétés, Approches historiques* est effectivement paru au Seuil en 2001.
- 

AUTEUR

ANNE MARTIN-FUGIER

EHESS/CRH